

CAMILLE DE TOLEDO

Enfants du XXI<sup>e</sup> siècle! Petits êtres à peine nés, elfiques, qui peuplent d'ores et déjà les écoles de l'Europe, c'est pour vous que j'écris ces lignes. Vous pour qui l'Histoire du siècle passé – guerre, puis guerre, puis extermination, puis décolonisation – sera une série de fables et de contes horribles. Vous qui aurez à inventer ce siècle, le XXI<sup>e</sup>, à lui donner sa force poétique, esthétique, politique. Et je dirais surtout : son sens éthique. Vous qui aurez grandi, comme moi, dans ce temps de fictions, mais plus que moi. Vous avancerez en portant en vous un répertoire infini d'images : archives, films, croisements de mondes que l'on dit réels ou virtuels, mais qui sont pour vous, indissociablement, un seul et même monde. Pour l'heure, vous courez, vous jouez. Il vous revient d'inventer le temps d'après. A ma manière, je voudrais vous y aider. Et dire, pour commencer, ceci :

Le temps des métamorphoses.  
Mesdames, Messieurs des institutions européennes! Votre Europe nous ennueie. Elle nous ennueie mortellement. Car il lui manque un esprit. Une vision. Un imaginaire. Il lui manque une poésie! Voyez! Charbon et acier. CEE. Puis UE. Critères de convergence. L'Europe dans son « union » n'est que matière et certificat, marché et acronyme.

J'ai appris, enfant, tout ce qui s'est dit de la construction européenne depuis le temps des fondateurs : Monnet, Schuman. Sur les bancs des Instituts d'études politiques, à la London School of Economics, j'ai vu avec quel entêtement cette construction est enseignée. On pense ainsi former une génération de petits « commissaires ». On croit pouvoir élever les citoyens de l'Europe à la raison de cette union. Mais voyez! Les peuples ne veulent plus de cet ennui. Ils ne peuvent plus supporter cet édifice de raison – stabilité monétaire, réduction des déficits, concurrence pure et parfaite – et, moins encore, la faim à laquelle cet édifice les condamne.

Dans son dernier livre paru en France, *La Constitution de l'Europe* [Gallimard, « NRF Essais »], Jürgen Habermas se rêve en petit père d'un peuple européen absent. Il cherche à répondre à la critique : savoir, qu'il n'y a pas de « demos », pas de peuple européen et, de ce fait, qu'il ne saurait y avoir ni État ni Constitution transnationale. Mais nul besoin d'un peuple, dit Habermas, nous devons établir d'abord une Constitution et, de là, découleront des « solidarités abstraites ». Je souligne l'expression : « solidarités abstraites » entre des citoyens ne parlant pas la même langue, mais se reliant par la « raison » à un destin commun.

Ici, une fois encore, la question de la langue, de la poétique, est évitée ou contournée.

Je comprends, bien sûr, pourquoi un enfant du XX<sup>e</sup> siècle comme Habermas rêve d'exclure la passion et l'émotion de la politique. J'accepte cette exclusion au nom de ce que fut le siècle passé : âge des masses, des fusions lyriques et des furies nationales qui hantent jusqu'à aujourd'hui l'espace européen... Je dirais aussi que je partage l'objectif d'Habermas : sauver l'idée d'une politique par-delà les nations.

Mais je veux souligner surtout sa faute! La faute profonde, intellectuelle, que commet celui qui croit pouvoir construire un espace politique sans qu'il existe un espace poétique.

Si je dis « Hugo », le nom charrie une certaine idée de la République française.

Si je dis « Goethe » ou plus tard « Heine », c'est une certaine idée de l'Allemagne.

Pour l'Europe, je vous donne les noms qui sont pour moi des « signes » : Steiner, Magris et avant eux, Zweig ou Valéry...

Mais surtout, les « invisibles », traducteurs qui au fil des siècles nous ont permis de lire des œuvres écrites dans des langues que l'on ne parle pas.

C'est une Europe du texte, certes, une Europe littéraire, pourquoi le cacher?

Mais, dans cette histoire littéraire, se dessinent surtout une politique et une poétique de la traduction. Ces « invisibles » traducteurs forment le chœur de ce que je nomme :

Une poétique européenne de l'entre-des-langues.

L'Europe est le lieu où se publient et se traduisent les textes et les langues du monde.

Longtemps, on le fit par souci de puissance, pour s'assurer la maîtrise du savoir, du vers, du rythme et des métaphores par lesquelles les hommes s'approprient le monde. Désormais, dans une Europe où se croisent un peu d'Asie, d'Afrique, d'Amériques, cette reconnaissance de la traduction comme « commun poétique » est bien plus qu'un simple acquiescement au métissage. C'est une pensée concrète des conflits,



Une « indignée » à Madrid, à la Puerta del Sol, en mai 2011.

AP PHOTO/EMILIO MORENATTI

# Lettre aux nouvelles générations

Et si, pour éviter un repli sur soi qui risque d'être fatal, le destin de l'Europe passait par une poétique commune? C'est la proposition que fait l'écrivain Camille de Toledo aux enfants du XXI<sup>e</sup> siècle

des tensions qui en découlent et l'instrument, l'effort, pour les dépasser.

Mais cet effort, cette pensée de la traduction doivent quitter le seul champ de la littérature. Notre responsabilité, c'est d'élever chaque citoyen du XXI<sup>e</sup> siècle dans cette politique de l'entre-des-langues.

Voyons, maintenant! « L'émotion » que l'on ressent le temps d'une campagne électorale. En Italie, en Suède, en Pologne, en Grèce, en Hongrie... Hier, en France. Une langue nationale est utilisée par des candidats qui appellent à un commun éphémère du « peuple ». Les candidats ont leurs références, leurs éloquences. Il s'agit chaque fois de choisir, pour celui qui vote, la parole, la promesse et la langue qui entrent en résonance avec l'espoir. Dans ce cadre, les nations, hélas, ont encore le monopole de la vibration collective.

Pourquoi alors souligner cette dimension de la langue, de l'expression?

Justement pour mettre le projet européen face à ce qu'il oublie de penser.

Savoir : la question politique d'un « commun » relié par la traduction.

La question d'une langue commune qui mobiliserait des « solidarités concrètes » et ferait de l'Europe, aussi, un espace poétique.

Je suis personnellement un enfant du désenchantement. Je n'aime pas me sentir happé par une parole publique. Mais je dois reconnaître, par réalisme, qu'il ne peut y avoir d'espace politique sans qu'il y ait un espace poétique : métaphores, références, éloquences, humours... J'oppose donc aux « solidarités abstraites » d'Habermas – qui sont celles de l'euro, du droit européen, de l'intérêt industriel des membres de l'Union, ce monde de l'austérité et de la faim qu'est devenu le projet européen – la question des « solidarités concrètes ».

Comment construire des solidarités entre-les-langues?

Quelle poétique pour l'Europe du XXI<sup>e</sup> siècle pourrait accompagner une citoyenneté des appartenances multiples? Jusqu'à ce jour, les bâtisseurs de l'Euro-

pe se sont toujours contentés d'un seul argument émotionnel : les guerres, le XX<sup>e</sup> siècle et l'extermination. C'est cet argument répété qui m'a fait écrire, à plusieurs reprises, que le passé est, encore aujourd'hui, la constitution non écrite de l'Europe. Nous vivons sous le régime d'un « pouvoir de mémoire ».

Mais je dis avec force, ici, que cette mémoire ne suffit plus!

Ce qui fonctionnait pour la génération de Kohl, de Mitterrand, ce qui doit encore animer Hollande et Merkel, ne permettra plus de tenir les enfants du XXI<sup>e</sup> siècle.

**Charbon et acier. CEE. Puis UE. Critères de convergence. L'Europe dans son « union » n'est que matière et certificat, marché et acronyme**

Nous devons trouver autre chose. Bâtir autre chose. Imaginer autre chose.

Non plus seulement le poids de la mémoire, mais une poétique qui définisse un horizon, pour l'avenir. Il le faut, sinon, les nations, par l'émotion qu'elles suscitent, reprendront le dessus. C'est hélas, juste-là, le chemin emprunté. Le retour des nations!

Et partout, l'identité réarmée...

J'ai exposé dans un livre, *Le Hêtre et le Bouleau, essai sur la tristesse européenne*, ce que serait pour moi cette « poétique de l'entre-des-langues ».

Il y a un programme, à la fin du livre, qui se déploie sur plus de trente ans : 1. La diffusion, en Europe, d'une pédagogie de la traduction et la création d'une « école du vertige » pour les enfants à naître, afin d'accorder l'enseignement à la réalité où ils sont appelés à vivre : une réalité hybride de « l'entre », des identités multiples. 2. La rédaction d'un « manuel d'histoire utopique » pour transmettre aux écoliers d'Euro-

pe, non plus une Histoire écrite du point de vue des nations, mais une Histoire de la perméabilité, des emprunts, des passages. 3. La création d'une Académie européenne des langues et de la traduction, afin de définir ce qui serait l'embryon d'une politique culturelle européenne. Ici, des grandes figures des lettres, portant cette éthique du passage, seraient appelées à définir des corpus d'œuvres à traduire vers les différentes langues européennes. 4. Un lien de citoyenneté redéfini et inspiré de la figure du traducteur : celui qui connaît l'effort, le conflit, l'écartèlement de relier deux langues et deux cultures. 5. Enfin, la reconnaissance comme langues européennes des langues écrites ou parlées dans les pays de l'Union par ceux qui choisissent d'y vivre. Cela ferait du chinois, de l'arabe, du russe, de nombreuses langues africaines, de l'hébreu, du japonais... des langues européennes.

Car elles le sont! L'Europe a voulu ordonner et conquérir le monde. Elle doit désormais accepter que le monde s'y retrouve, dans ses langues.

Cette poétique et cette politique de la traduction n'a pas seulement vocation à créer des solidarités concrètes, entre « autres ». Elle serait surtout le signe d'un engagement pour remettre de l'esprit dans l'Histoire : un engagement qui, je l'espère, sera intégré dans ce tournant de l'Europe que veut négocier le nouveau président français.

De la croissance, dit-il, pourquoi pas? Il en faut, sans doute.

Mais pour construire quel sens et consolider quel « commun »? Je finirai donc par une note obscure : un vent mauvais souffle sur l'Europe.

Ce n'est pas seulement la crise de la dette et la menace d'une faillite de la Grèce.

Une Europe « breivikienne » est en train de grandir. Je la nomme ainsi, « breivikienne », car elle porte, de façon plus ou moins affirmée, les idées d'Anders Behring Breivik, jugé à Oslo pour le meurtre de 77 personnes, afin, dit-il, de défendre la « civilisation » contre l'islam et ce qu'il hait le plus : le multiculturalisme.

Cette Europe breivikienne se perçoit comme une « civilisation » attaquée et menacée de dissolution. Elle gagne à elle des jeunes en quête de cause, de sacrifice. Elle gagne des sièges dans les parlements. Depuis l'ascension de Jörg Haider, en Autriche, jusqu'au massacre d'Utoya, en Norvège, cette Europe breivikienne ne cesse d'étendre ses tribunes, ses pouvoirs. A son égard, l'Union européenne semble impuissante ou pire, de plus en plus complice. Un alliage nauséux se consolide entre une Europe de la raison – rigueur, dette, déficit – et une Europe de la passion – identitaire et xénophobe.

Voilà pourquoi il y a urgence. Nous devons organiser le temps d'après. Et, dès maintenant, travailler à cette poétique de l'entre-des-langues. Pour construire un « commun » habitable, dans une Europe des traductions. Un avenir, justement, en souvenir de ce qui s'est passé. Une école de l'autre, des autres, adaptée à cette époque d'hybridation et de métamorphoses. ■

Camille de Toledo est né en 1976. Ecrivain français, il vit à Berlin. Il est notamment l'auteur de « Le Hêtre et le Bouleau », essai sur la tristesse européenne (Seuil, 2009)